

appeler "princesses impériales" on glane encore des noms pour la liste déjà longue des "grandes dames artistes". Joséphine dessinait passablement, mais elle estimait les peintres et les sculpteurs qu'elle encourageait volontiers. Sa fille Hortense de Beauharnais travaillait aux Tuileries dans un petit atelier situé près de l'appartement de sa mère ; elle s'essayait dans le genre du portrait et avait même commencé le buste de son frère Eugène mais un incendie détruisit cette œuvre. La jeune fille étudiait du reste avec l'ardeur d'un peintre de tempérament ce qui faisait un jour dire à sa mère :

—Mais tu as donc l'intention de gagner ton pain avec tes pinceaux. Et la jeune Hortense de répondre :

—A l'époque où nous sommes qui sait si cela n'arrivera jamais. Hortense de Beauharnais épousait en 1800 Louis Bonaparte, mais ne délaissait pour cela son chevalet, au contraire. Excellente musicienne elle écrivait des romances, des valse, des polkas qu'elle enluminaient de sujets divers, et c'est à elle qu'on doit l'invention des encadrements et des vignettes placés en tête des morceaux de musique. Très romantique elle composait des airs alanguis, et des gravures allégoriques assez prétentieuses comme sujet.

L'impératrice Marie-Louise peignait et dessinait. Jeune fille elle possédait déjà un joli talent d'amateur, ornait ses lettres de petites aquarelles et promettait à ses amies de ses tableaux. Devenue la femme de Napoléon Marie-Louise continua pour se distraire ses travaux artistiques sous la direction de Proudhon, qui ne se montrait pas du reste fort enthousiaste de son élève.

—C'est une bonne personne, disait-il, mais ses progrès laissent à désirer, sa Majesté ne touche guère à ses crayons...

Et comme on l'interrogeait sur l'attitude de l'impératrice durant ses leçons, Proudhon soupirait pour répondre :

—Elle dort...

Quoi qu'il en soit, quelques musées, celui de Besançon entre autres, pos-

sèdent des toiles de la seconde femme de Napoléon.

Mais la famille Bonaparte compte d'autres artistes encore, la princesse Charlotte était une excellente lithographe, elle s'essayait à faire des portraits et elle a laissé une belle effigie de la mère de Napoléon Ier gravée, sous ce titre : "Portrait de Mme mère Napoleonis Mater" et signée Charlotte Napoléon del. Româ 1835.

Est-il besoin de rappeler que la princesse Mathilde exposa à nos salons de peinture de 1859 à 1886, et qu'une de ses œuvres eut les honneurs du Luxembourg. Théophile Gautier dans les "Emaux et Camées" consacre quelques strophes à une aquarelle de la princesse Mathilde, "la Femme Fellah" :

Caprice d'un pinceau fantasque
Et d'un impérial loisir
Votre Fellah sphinx qui se masque
Propose une énigme au désir.

Les Goncourt dans leur "Journal" parlent longuement de l'atelier de Saint-Gratien où la princesse travaillait avec ardeur, brochant tour à tour des études d'après nature, des paysages d'Orient !

Et Sainte-Beuve, dans une étude qu'il écrivait sur la femme et sur l'artiste, parlait en ces termes de son talent : "Sa manière n'a rien de petit ni de lâché, ni qui sente le faire de la femme ; on croirait avoir plutôt devant soi les productions d'un jeune homme de talent qui s'exerce avec largeur et se développe."

La princesse Jeanne Bonaparte figure sur les listes du Salon depuis 1878, et en 1886, elle obtint une mention honorable.

Fille du prince Pierre Bonaparte elle accepta sans faiblesse la chute de l'Empire et voulut s'organiser avec son travail une vie indépendante. Elle s'appliqua à la gravure sur bois et exécuta des séries d'illustrations pour des journaux et aussi pour des livres de son mari, le marquis Christian de Villeneuve.

Faut-il ajouter à cette liste déjà si longue, les noms de l'impératrice douairière de Russie, de la reine Amélie de Portugal, de la reine ré-

gente d'Espagne, de la princesse Ferdinand de Bavière, de la comtesse de Flandre, de la princesse Stéphanie et l'archiduchesse Marie-Thérèse ?

Dois-je mentionner encore Marguerite de Savoie, Elisabeth de Roumanie qui signe du nom de Carmen Silva, d'exquis poèmes, mais qui peint aussi son parchemin de magnifiques enluminures à la mode byzantine.

Je pourrais en citer beaucoup d'autres encore, mais l'énumération deviendrait par trop monotone.

Il resterait bien une question intéressante à examiner, celle de la paternité réelle de toutes ces œuvres, car vous savez ce que l'on raconte sur les coulisses de ces ateliers mondains. Il est si facile quand on est millionnaire d'avoir pour professeurs des Maîtres qui font la besogne, et qui sous prétexte de donner un avis, exécutent en réalité l'œuvre de l'élève.

Elle est d'hier l'histoire de cette grande dame à qui le jury refusa l'entrée du Salon pour un énorme monument fort bien conçu, mais dont l'auteur véritable était le professeur, M. Falguières.

Cet amour de l'art fournirait à l'observateur quelques scènes amusantes à conserver.

Ne chuchote-t-on pas aussi qu'une demoiselle archi-millionnaire et qui a fait construire un superbe atelier dans l'hôtel de son père, refuse de se marier pour se consacrer tout entière à la peinture. Elle affectionne surtout les scènes bibliques et pour éviter d'introduire des modèles dans son atelier, elle fait poser tous les matins trois ou quatre domestiques de la maison, cochers et valets de chambre qui offrent leurs tors nus — et même un peu plus — au pinceau de leur maîtresse, qui reprendrait volontiers le mot célèbre : "des modèles sont des statues, ce ne sont pas des hommes."

Que d'histoires on pourrait glaner à ce sujet, mais c'est assez pour aujourd'hui, comme commentaires de cette exposition des amateurs, si curieuse et si pittoresque.

Marie-Louise Néron.